

**Scénario du film «1934— Ossip Mandelstam. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»**  
écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte met en parallèle le climat politique de 1934 en URSS et le destin du poète Ossip Mandelstam. 1934 est d'abord présenté comme l'année du XVII<sup>e</sup> congrès du Parti, dit « congrès des vainqueurs », où Staline proclame la victoire définitive du socialisme. Cette rhétorique sera intégrée à la Constitution de 1936, rédigée par Boukharine, affirmant que le socialisme a « vaincu pleinement et définitivement ». Nadejda Mandelstam décrit une société plongée dans une sorte d'hypnose collective : les gens ont perdu la volonté, acceptent la violence comme « nécessité historique » et sont persuadés que « dehors », dans le monde capitaliste, c'est encore pire.*

*Parallèlement se prépare le premier congrès des écrivains soviétiques (août 1934), encadré par le NKVD. Les délégués viennent de tout le pays, la propagande met en scène l'unité du peuple et des écrivains. Mais l'appareil de sécurité infiltre les délégations, surveille les humeurs, traque même une feuille clandestine où des écrivains anonymes se comparent à des prostituées vendant leur âme. Le congrès s'achève sur la distribution des premières datchas de Peredelkino et l'intégration partielle de certains grands noms (comme Pasternak) à l'appareil officiel.*

*Au centre du texte se trouve la trajectoire de Mandelstam, déjà reconnu comme l'un des plus grands poètes russes de son temps, mais marginalisé matériellement (chambres misérables, foyers d'institut, punaises, misère). En 1933, on lui attribue soudain un appartement dans un immeuble coopératif d'écrivains : « avance » implicite du pouvoir. C'est là qu'il écrit son célèbre poème satirique sur Staline, le « montagnard du Kremlin », où il ridiculise le chef, son physique, sa cruauté, sa cour de « demi-hommes ». Conscient du danger, il le lit pourtant à plusieurs amis, comme s'il cherchait le risque lui-même. Pasternak le prévient que ce n'est plus de la littérature mais un acte de suicide.*

*Le texte raconte aussi un autre épisode révélateur : une querelle pour 75 roubles avec un jeune poète « national » mène à un « tribunal de camarades » présidé par Alexei Tolstoï. La femme de Mandelstam est frappée, mais le tribunal ne condamne pas cet acte ; seule compte la loyauté au système. Mandelstam interprète cette histoire selon un code d'honneur « à la Pouchkine », rêve de gifler Tolstoï et finit par le faire à Leningrad en 1934. L'affaire fait scandale ; Gorki lui-même se permet un trait antisémite, signe de l'étau idéologique qui se resserre.*

*Mandelstam est arrêté dans la nuit du 13 au 14 mai 1934. S'ensuivent les interrogatoires à la Loubianka, le régime d'insomnie, la soif, les brimades et les manipulations psychologiques. Il sombre dans un grave trouble mental, avec hallucinations, comme d'innombrables détenus politiques « standard ». Son enquêteur, Shivarov (« Khristoforytch »), aime la littérature et savoure cyniquement la peur du poète, tout en sachant confusément qu'il sera lui-même un jour broyé par le système.*

*Grâce à l'intervention d'Akhmatova, de Pasternak et surtout à une lettre de Boukharine, l'affaire remonte jusqu'à Staline. Celui-ci fait réviser la sentence : trois ans d'exil en camp (Tcherdyne) sont remplacés par un bannissement de douze grandes villes. Staline joue au protecteur – note sarcastique sur la lettre de Boukharine, coup de fil à Pasternak où il insiste sur le fait que Mandelstam est un « maître ». Le poète choisit Voronej comme lieu d'exil, pensant qu'y avoir un médecin de prison pourra servir.*

À Voronej, Mandelstam écrit une part considérable de son œuvre, mais vit dans la misère ; il perd ses petits emplois, on lui refuse l'aide de l'Union des écrivains. Sous la pression, il compose en 1937 une « Ode à Staline », élaborée laborieusement, comme un travail de commande. Il la lit même au téléphone à un chef du NKVD local, qui ne la comprend pas. L'ode, trop complexe, ne peut pas devenir chanson de propagande ; elle ne remplit pas l'attente de Staline qui espérait que la plume de Mandelstam fixerait son image dans l'histoire.

Le texte élargit sans cesse le focus : conditions dans les lieux d'exil, lettres désespérées de paysannes à Staline, dissolution du lien social par la peur et la délation. Il montre aussi l'ambiguïté de certains intellectuels : Pasternak, impressionné et fasciné par Staline, profite brièvement d'un prestige officiel avant de se « dégonfler » grâce même à une déclaration de Staline mettant Maïakovski au premier rang.

La fin rappelle la seconde arrestation de Mandelstam sous Iejov, sa mort misérable près de Magadan : folie, suspicion d'empoisonnement, faim, coups, refuge près des fosses à ordures, poèmes improvisés que personne ne note. Le « Montagnard » reste le seul grand poème consacré à Staline ; la tentative de récupérer l'auteur a échoué, et le système l'a finalement supprimé comme tant d'autres.

## **Scénario :**

**1934**

### **Ossip Mandelstam**

1934 est l'année de deux congrès historiques, étroitement liés l'un à l'autre.

L'un d'eux est le XVII<sup>e</sup> congrès du VKP(b), passé à l'histoire comme le « congrès des vainqueurs ».

Il s'ouvre le 26 janvier. Dans son rapport, Staline déclare :

« Le marxisme a obtenu ceci : il a remporté une victoire complète dans un sixième du globe. Les succès décisifs du socialisme dans toutes les branches de l'économie et de la culture sont évidents. La ligne générale du Parti a triomphé sur toute la ligne. »

Deux ans plus tard, en 1936, ces conclusions entreront dans le préambule de la constitution stalinienne. On parle déjà d'une nouvelle constitution à Moscou à l'automne 1934. L'écrivain et journaliste Ilia Ehrenbourg se souvient : « Novembre 1934 : on disait qu'au prochain Congrès des Soviets serait discuté un projet de nouvelle constitution. »

La constitution de Staline sera rédigée par Boukharine. Deux ans avant son exécution, Boukharine inscrit dans le texte de la constitution : « Le socialisme en URSS a vaincu pleinement et définitivement. » Autrement dit, le rêve éternel de l'humanité d'un avenir radieux s'est réalisé. Il n'y a plus rien à rêver, et il n'est plus permis de rêver à autre chose.

Nadejda Mandelstam, l'épouse du poète Ossip Mandelstam, écrit : « J'affirme que nous sommes tous dans un état proche du sommeil hypnotique. On nous a réellement suggéré que nous étions entrés dans une ère nouvelle, et qu'il ne nous restait qu'à nous soumettre à la nécessité historique, laquelle, soit dit en passant, coïncide avec les rêves des combattants pour le bonheur humain. Les gens ont perdu leur volonté et leur jugement autonome. »

Un ancien ami dit à Mandelstam : « Tu ne comprends donc pas que maintenant tout est différent ? » D'abord, cela vaut pour les questions d'honneur personnel et de probité. Ensuite, la conviction que « tout est différent désormais » sert à expliquer la violence du pouvoir et oblige à s'y soumettre, à l'accepter comme inévitable.

Par ailleurs, pratiquement tout le monde croit que « là-bas », au-delà des frontières de l'URSS, c'est encore pire que chez nous. Mais bientôt le pouvoir soviétique franchira ses frontières, se répandra sur la plus grande partie du monde, et partout ce sera pareil. Telle est la fatalité historique. Les conversations du type suivant sont alors chose courante : « Nous, au moins, ils nous filent de temps en temps un peu de hareng, ou du sucre, ou un peu de pétrole... Et dans les pays capitalistes ? Là-bas, c'est sûrement la mort assurée ! »

En janvier 1934, 1 966 délégués écoutent le rapport de Staline sur la victoire du socialisme. 1 108 d'entre eux seront réprimés dans les années qui suivent. Sur 139 membres titulaires et suppléants du Comité central, 41 seulement survivront.

En 1934, avant même le début de la Grande Terreur, les mères apprennent déjà à leurs petits enfants à parler la nouvelle langue des adultes. L'épouse du poète Pasternak, Zinaïda Nikolaïevna, disait : « Mes garçons aiment Staline plus que tout, et ensuite seulement moi. » Tout le monde veut que ses enfants survivent. Personne ne partage ses doutes, ses angoisses avec ses enfants. De ces enfants-là grandissent des gens complètement nouveaux.

Le 17 août s'ouvre le deuxième congrès historique de 1934 : le premier Congrès des écrivains soviétiques. À l'entrée de la Salle des Colonnes, des foules se massent. Tous veulent voir les écrivains « en vrai ». Des délégations tout à fait inattendues entrent dans la salle : des officiers de réserve-marins d'Osoaviachim jusqu'aux peintres de Palekh. Les pionniers de la « Base des nez retroussés », les ouvriers du métro, des kolkhoziens d'Ouzbékistan. Des représentants du peuple sâme de la presqu'île de Kola, qui font rapport sur les mises bas des rennes femelles. Un kolkhozien stakhanoviste, le camarade Chaban, s'adresse à Cholohov : « Je voudrais tellement que Loukéria, qui ne cesse de cajoler son mari, devienne aussi une stakhanoviste de la production kolkhozienne. »

Les candidatures possibles au congrès ont commencé à être discutées dès 1932. Parmi les écrivains sans-parti, on examine les noms de Babel, Platonov, Kliouïev, Erdman, Pasternak. À côté des noms, entre parenthèses, on mentionne les œuvres jugées subversives. Sur la liste des écrivains sans-parti admis pour 1932 figure le poète Ossip Mandelstam.

Maria Vichniakova, mère du cinéaste Andreï Tarkovski et première épouse du poète Arseni Tarkovski, se souvient : « Je me tenais dans l'escalier de l'Institut de littérature Herzen. Soudain j'ai ressenti une douleur violente au bras. C'était Tarkovski qui l'avait serré avec une telle force et qui m'a dit d'une voix étranglée : "Regarde, Mandelstam arrive." »

Au tournant des années 30, Ossip Mandelstam a déjà écrit toute l'œuvre qui donnera à bien des contemporains et à la postérité le droit de parler de lui comme du plus grand poète russe du XX<sup>e</sup> siècle.

Il n'a pas de domicile fixe. Longtemps il vit comme il peut chez des amis à Leningrad. Ensuite, plusieurs années dans divers coins de Moscou. En janvier 1932, il obtient avec sa femme une chambre de dix mètres carrés dans la Maison Herzen, c'est-à-dire dans le foyer de l'Institut de littérature. Papiers peints en lambeaux. Nuées de punaises. Révulsé par les punaises, Mandelstam

décide de raser la tête de sa femme. Un ami proteste : « Mais ce sera affreux. » Mandelstam répond : « De toute façon, j'aime l'esthétique râpeuse. »

Plus tard, au même Institut de littérature, on leur donne une petite chambre un peu plus grande. Et c'est un jeune poète, marié et père d'un enfant, qui emménage dans la pièce de dix mètres carrés. La femme de ce jeune poète sortait dans le couloir en criant que son mari était un jeune poète, tandis que Mandelstam était un vieillard qui n'écrivait plus, ou si parfois il écrivait encore, c'était de toute façon un ancien poète, dépassé.

Et puis, soudain, en octobre 1933, on attribue à Mandelstam un appartement dans l'un des premiers immeubles coopératifs pour écrivains, ruelle Nachchokinski, 3/5. Les Mandelstam ne savent pas qui a versé l'apport, mais ils ne peuvent pas ne pas deviner qu'il s'agit d'un acompte. Un acompte de la part du pouvoir.

En novembre, Mandelstam écrit le poème « L'Appartement » :

Et les murs maudits sont si minces,  
Et il n'y a plus nulle part où fuir,  
Et moi, comme un idiot sur le peigne,  
Je suis tenu de jouer pour quelqu'un.

Les murs de l'appartement sont capitonnés de feutre pour l'isolation. Résultat : l'appartement est infesté de mites. Les visiteurs les attrapent en claquant des mains. Le feutre, entre-temps, ne protège en rien de la parfaite audibilité. Et c'est dans cet appartement où l'on entend tout, un mois après l'emménagement, qu'Ossip Mandelstam écrit le poème « Le Montagnard » :

Nous vivons sans sentir le pays sous nos pieds,  
Nos paroles ne s'entendent pas à dix pas d'ici,  
Et là où suffit la moitié d'une phrase,  
On se souvient du montagnard du Kremlin.

Ses doigts épais sont gras comme des vers,  
Et ses mots sont des poids de pud, infaillibles,  
Les moustaches de cafard ricanent,  
Et brillent ses bottes jusqu'aux genoux.

Tout autour de lui, un ramassis de chefs au cou mince.  
Il joue avec les services de demi-humains.  
L'un siffle, l'autre miaule, l'autre geint,  
Lui seul grogne et pique du doigt,

Et tel un fer à cheval, accorde décret après décret :  
À celui-ci en plein bas-ventre, à celui-là en plein front,  
À celui-ci dans le sourcil, à celui-là dans l'œil.  
Chaque exécution est pour lui comme une fête à la framboise

Et la large poitrine de cet Ossète.

Ossip Mandelstam n'a pas seulement écrit ce poème. Il a commencé à le lire. Son ami, le biologiste Boris Kouzine, se souvient : « Un matin, Ossip Emiliévitch est arrivé chez moi extrêmement excité, mais gai. Il m'a lu le poème sur Staline. Après un moment de sidération, je lui ai demandé s'il l'avait déjà lu à quelqu'un d'autre. "À personne. Vous êtes le premier. Enfin, bien sûr, Nadienka." Je

le suppliais de ne plus le lire à personne. En réponse, j'eus droit à un rire très joyeux et satisfait ; mais il me donna tout de même sa promesse de ne le lire à personne d'autre. »

Sitôt après, Mandelstam lit « Le Montagnard » à une amie de la famille, Emma Gerstein. Il le lit et ajoute : « Faites attention — à personne. S'il vient à se répandre, ils peuvent me fusiller. » Et il ajoute encore : « Ce poème, les komsomols le chanteront dans toutes les rues ! Au Bolchoï... aux congrès... de tous les gradins. »

Il lut « Le Montagnard » à Pasternak au cours d'une promenade, quelque part dans le quartier des Tverskie-Iamskie. Pasternak lui dit : « Ce que vous venez de me lire n'a aucun rapport avec la littérature, avec la poésie. Ce n'est pas un fait littéraire, mais un acte de suicide, que je ne peux approuver. Et auquel je ne veux pas prendre part. Vous ne m'avez rien lu, je n'ai rien entendu et je vous prie de ne le lire à personne. »

Deux jours plus tard, Mandelstam revient chez Kouzine. Kouzine se souvient : « Ossip Emiliévitch, avec un sourire des plus sucrés, comme s'il venait de manger un merveilleux gâteau, m'annonça : "J'ai lu les vers à Boris Leonidovitch." »

Deux ans avant d'écrire « Le Montagnard », chez Emma Gerstein, Mandelstam avait engagé une conversation avec son père, membre du groupe de consultants de l'hôpital du Kremlin. Mandelstam le voyait pour la première fois. La discussion avait lieu dans l'appartement du docteur Gerstein, dans l'hôpital Semachko. À travers la porte du cabinet, on entendait : « Il est incapable d'inventer quoi que ce soit. L'incarnation du principe non créateur. Un type de parasite. » Aucun doute : Mandelstam parlait de Staline. Le docteur Gerstein dit ensuite à sa fille : « Écoute, ton Mandelstam est un vrai gamin. Il a dit des choses folles. Un vrai babil d'enfant. »

En décembre 1933, Ossip Mandelstam lit « Le Montagnard » à des connaissances directement sur le boulevard. En février 1934, il marche sur le boulevard Gogol avec Anna Akhmatova. Akhmatova se souvient : « Ossip a dit : "Je suis prêt pour la mort." »

En septembre 1932, alors qu'il vivait encore au foyer de l'Institut de littérature, Mandelstam demanda à son voisin, le poète arménien Amir Sargidjan, de lui rendre 75 roubles empruntés depuis longtemps. Le vrai nom de Sargidjan était Sergueï Borodine. Au début des années 30, à Moscou, il y avait une forte demande officielle pour des représentants des littératures nationales. Et beaucoup de jeunes auteurs venus de la Russie profonde prenaient par opportunisme des pseudonymes arméniens, géorgiens, tadjiks. Bref, de Borodine-Sargidjan, Mandelstam exigea le remboursement des 75 roubles. Un jour, il le vit par la fenêtre : dans la cour de l'Institut, la femme de Sargidjan passait avec un panier rempli de provisions et deux bouteilles de vin. À cette époque, tout se distribuait par cartes à Moscou, et elle avait dans son panier une telle abondance. Ossip Emiliévitch se mit à crier dans toute la cour : « Voilà, le jeune poète ne rend pas sa dette à son aîné, et il invite des invités et boit du vin avec eux. » Une dispute éclata. Au plus fort de la querelle, la femme du poète Sargidjan exigea de son mari qu'il batte Mandelstam. Sargidjan se jeta sur lui, poings en avant. Il frappa aussi la femme de Mandelstam.

Les Mandelstam réclamèrent un tribunal de camarades. Les tribunaux de camarades sont très à la mode. Dans l'esprit soviétique de ces années, le tribunal de camarades est une mesure de défense de l'honneur tout à fait suffisante, qui par la tension dramatique et le côté spectaculaire remplace pleinement le duel. Le président du tribunal était l'écrivain Alexeï Tolstoï. Avant la séance, on l'avait instruit : il fallait faire preuve d'indulgence envers le jeune poète national, qui de surcroît

était membre du Parti. On obligea le jeune poète à rembourser l'argent si possible. Mais le fait qu'il ait frappé la femme de Mandelstam ne suscita aucune réprobation du tribunal.

Le naïf Mandelstam prit cette querelle de cage d'escalier soviétique comme une situation à la Pouchkine : sa femme avait été offensée et cela appelait vengeance. Mais en URSS, une situation à la Pouchkine ne peut pas se résoudre à la manière de Pouchkine. Il ne s'agit pas d'un duel — il s'agit de l'impossibilité de défendre sa dignité en général. Plus tard, personne ne songera même à défendre sa propre femme. On enverra les femmes au camp, tandis que leurs maris haut placés continueront tranquillement à jouir de tous les privilèges matériels liés à leur position. Staline va sceller spectaculairement cet état de choses en 1937, quand on célébrera solennellement et à l'échelle de toute l'Union le centenaire de la mort de Pouchkine. Chaque citoyen devra retenir ceci : premièrement, Pouchkine est mort ; deuxièmement, avec lui, le code de l'honneur à la Pouchkine a été enterré à jamais.

Au printemps 1934, il apparaît clairement que Mandelstam n'a nullement l'intention de renoncer aux notions d'honneur héritées de Pouchkine. La vengeance pour sa femme devient chez lui une idée fixe. Sa haine se concentre sur la figure du président du tribunal de camarades, Alexeï Tolstoï. Mandelstam rêve de gifler Tolstoï. Il entraîne dans cette affaire le jeune Lev Goumiliov, fils d'Anna Akhmatova et du poète fusillé en 1921, Nikolai Goumiliov. Tous les deux tournent autour de la demeure de Tolstoï, voisine de celle de Gorki, à la porte Nikitskie. Goumiliov, dès qu'il voit Tolstoï, doit donner le signal à Mandelstam. Cette fois-là, cela ne marche pas.

Fin avril 1934, les Mandelstam partent pour Leningrad. Début mai, dans les locaux des « Éditions des écrivains », Mandelstam donne une gifle à Alexeï Tolstoï. « Voilà pour votre tribunal de camarades », dit Mandelstam.

L'incident fait un bruit énorme. Le célèbre poète Peretz Markish réagit : « Oh, un Juif a giflé un comte. » Gorki, lui aussi, y va de son commentaire : « On va lui montrer, à lui, comment on gifle les écrivains russes. » Cette phrase de Gorki, transmise par les mémoires des contemporains, en dit long sur le pouvoir et sur Gorki lui-même. Gorki avait toujours été un ardent combattant de l'antisémitisme. S'il en arrive là en 1934, c'est que les tenailles sont serrées au maximum.

On vient chercher Mandelstam dans la nuit du 13 au 14 mai 1934. Akhmatova, qui est l'hôte des Mandelstam, assiste à l'arrestation. Le mandat d'arrêt est signé par le vice-président de l'OGPU, Iakov Agranov, amateur de littérature et ancien ami de Maïakovski. Motif de l'arrestation : les poèmes « Le Montagnard », « L'Appartement », ainsi que le poème « Le Printemps froid », écrit en Crimée en 1933. À propos de ce poème, on lit la déclaration suivante dans le procès-verbal de l'interrogatoire du 25 mai 1934 : « Dans ma conscience politique et dans mon état social, il y a une profonde dépression. Le fond social de cette dépression, c'est la liquidation de la paysannerie aisée en tant que classe. Ma perception de ce processus est exprimée dans mon poème "Le Printemps froid". »

Le lendemain de l'arrestation de Mandelstam, Anna Akhmatova va voir Pasternak. Pasternak va voir Boukharine, alors rédacteur en chef d'*Izvestia*. Akhmatova se rend jusqu'au secrétaire du Comité exécutif central, Abel Enoukidzé. Il écoute Akhmatova et ne dit pas un mot. Akhmatova va ensuite chez l'écrivain Lydia Seifoullina, qui téléphone à un tchékiste qu'elle connaît. « Pourvu qu'ils ne le rendent pas fou, là-bas, dit le tchékiste. Nos gens sont de grands maîtres en la matière. »

On rend fou Mandelstam. Grave trouble mental avec hallucinations auditives. En 1934, cela n'étonne pas les médecins. Une femme médecin en exil dit à la femme de Mandelstam, quand celle-

ci réclame une expertise médicale : « Que voulez-vous que je fasse ? Ils arrivent tous “de là-bas” dans cet état. » Et elle lui conseille de ne le confier à aucun établissement thérapeutique : « Ils le détruiront. Vous savez bien comment ça se passe chez nous dans ces endroits. » Un autre médecin, plus tard, en lieu d'assignation, explique que ce genre d'état mental apparaît après quelques semaines, parfois même quelques jours de détention. Mandelstam lui demande alors pourquoi, aujourd'hui, on tombe gravement malade après quelques jours de prison intérieure, alors qu'autrefois on passait des années à la forteresse et on en sortait en bonne santé. Le médecin ne peut que lever les bras au ciel.

En raison de sa forte excitabilité naturelle, le poète Mandelstam est une proie facile pour l'enquête. On n'a pas besoin de méthodes particulièrement raffinées. On applique la routine : régime de privation de sommeil. Interrogatoires de nuit. Le plus clair du temps n'est pas consacré à l'interrogatoire lui-même, mais à attendre devant la porte du juge d'instruction. Pendant l'interrogatoire, on lui braque une lumière vive dans les yeux. On le nourrit de salé. On ne lui donne pas à boire. Quand Mandelstam demande de l'eau, on lui passe une camisole de force et on l'emmène au cachot.

Dans la cellule de Mandelstam se trouve un deuxième détenu, un « planté ». Il lui dit que tous ses proches et ses connaissances ont déjà été arrêtés, que tous seront inculpés de terrorisme et de complot. Un matin, cet homme revient en cellule après Mandelstam, soi-disant d'un interrogatoire. Mandelstam remarque qu'il sent l'oignon, ce qu'il lui fait aussitôt remarquer. Le « planté » est immédiatement retiré.

C'est encore l'humanisme socialiste version 1934. Vers 1937, il n'y aura plus trace de cellules individuelles, avec ou sans « planté ». Très bientôt, les cellules individuelles seront bondées, et les gens y resteront des journées entières debout, faute de place pour s'asseoir.

Mandelstam ne cherche pas à savoir qui l'a dénoncé. Il est de son époque, c'est-à-dire qu'il sait très bien que des milliers de gens de toutes sortes défilent à la Loubianka ; comme on disait en 1934, « on traîne tout le monde ».

Avec ces hommes et ces femmes innombrables, on discute discrètement dans des appartements spéciaux et on exige d'eux qu'ils informent les organes des pensées et des humeurs de leurs proches et voisins. On leur promet protection. On les intimide. Au biologiste Kouzine, ami de Mandelstam, on dit : « Votre mère ne le supportera pas, si on vous arrête. » Il répond qu'il souhaite la mort de sa mère. Son interlocuteur devient furieux : « Nous ferons courir le bruit que nous vous avons recruté, et vous ne pourrez plus regarder les gens en face. »

Ainsi, parallèlement à la collecte d'informations, on atteint un autre but, probablement encore plus important : les gens perdent confiance les uns dans les autres. Tout le monde sait à Moscou qui est convoqué à la Loubianka. La même chose se passe en province. Les gens cessent de se fréquenter, se taisent, les liens normaux se rompent, la société s'affaiblit. Et elle s'affaiblit complètement. En 1934, c'est déjà un fait accompli. C'est dans cet état que la société soviétique abordera 1937.

Dès le premier interrogatoire, Mandelstam reconnaît la paternité des poèmes qu'on lui impute. L'enquêteur s'intéresse à ce qui l'a poussé à les écrire. Mandelstam répond : « Ce qui m'est le plus odieux, c'est le fascisme. » L'enquêteur exige que Mandelstam lise le poème sur Staline. Mandelstam le lit.

L'enquêteur s'appelle Nikolaï Khristoforovitch Shivarev — Mandelstam, en se souvenant de lui, l'appelle Khristoforytch. Khristoforytch supervise la littérature à l'OGPU et appartient à cette partie des tchékistes qui ont une faiblesse pour la littérature. L'interrogatoire d'un grand poète lui procure donc un plaisir raffiné. Khristoforytch dit à Mandelstam pendant l'interrogatoire : « Vous m'avez parlé de l'extrême utilité, pour un poète, du sentiment de peur — il contribue à la naissance des vers. Eh bien, maintenant vous allez recevoir la pleine mesure de ce sentiment stimulant. » Le tchékiste Khristoforytch n'a pas compris le poète. La peur qui accompagne l'écriture d'un poème n'a rien à voir avec la peur de l'OGPU. Mandelstam répétait souvent : « Quand apparaît la peur primitive devant la violence et la terreur, l'autre peur, la principale, la mystérieuse — la peur devant l'être même — disparaît. Avec la Révolution, qui sous nos yeux a versé des flots de sang, cette peur-là a disparu. »

À la demande de Khristoforytch, Mandelstam transcrit le poème « Le Montagnard ». L'enquêteur joint l'autographe au dossier. L'enquêteur de Mandelstam, Nikolaï Shivarev, sera fusillé en 1938.

En 1934, précisément à l'époque de l'instruction sur les poèmes de Mandelstam, courent à Moscou des rumeurs selon lesquelles le procureur général Vychinski commence à « creuser » sous le chef du NKVD, Iagoda. Certaines personnes accueillent ces rumeurs avec espoir, croyant que Vychinski, juriste de formation, mettra fin à l'arbitraire des organes de sécurité.

Conformément aux lois de la mémoire humaine, les gens oublient alors à quel point Vychinski s'est déjà montré effrayant lors des procès de la fin des années 20 et du début des années 30. De plus, la conscience publique de la première moitié des années 30 refuse absolument de percevoir ce qui se passe comme une lutte de clans au pouvoir pour le droit de disposer sans contrôle de la vie et de la mort des citoyens soviétiques. L'exploitation illimitée et brutale de la ressource humaine du pays est le fondement de l'économie stalinienne. Autrement dit, cette exploitation est le socle du régime stalinien et du pouvoir personnel de Staline.

Quant aux citoyens du pays, en 1934, aucun d'eux ne songe à ce qu'une nouvelle vague de terreur est devant eux, et qu'elle viendra inévitablement.

Seul le poète malade Ossip Mandelstam, en 1934, voit dans son enquêteur ce qu'aucune personne saine d'esprit n'aurait découvert. En exil, il dira à sa femme que « dans toute la conduite de l'enquêteur, malgré les cris et les menaces, on sentait une certaine ambiguïté, et transparaissait la haine de Staline ». Khristoforytch savait ce que le système lui réservait. Il savait que sa mort ne serait pas instantanée. Qu'il en viendrait à rêver de la mort. Le Mandelstam malade, au cours de son propre interrogatoire, a su voir la peur la plus intime de son enquêteur.

Dès son arrivée à la Loubianka, on retire à Mandelstam sa ceinture. Son pantalon tombe. Il le remonte sans cesse de façon grotesque.

Mandelstam est vu à la Loubianka par Piotr Pavlenko. Pavlenko est un écrivain soviétique. Il se retrouve même avec Mandelstam dans l'ascenseur, lorsque celui-ci est emmené à un nouvel interrogatoire. Mandelstam, pris d'une crise nerveuse, tombe, se recroqueville dans un coin. L'écrivain soviétique Pavlenko lui dit d'un ton de reproche : « Mandelstam, Mandelstam, n'avez-vous pas honte ? »

Pavlenko est l'ami de l'enquêteur Khristoforytch. Celui-ci l'invite amicalement à assister à l'interrogatoire de Mandelstam. Pavlenko accepte, entre autres, comme il le dira, pour « engranger des impressions artistiques ».

Dans le bureau de l'enquêteur à la Loubianka se trouvent plusieurs portes identiques. Certaines mènent à des placards-pièges spéciaux, pour le cas où quelqu'un tenterait de s'enfuir. D'autres servent de sortie de secours au maître des lieux. L'écrivain Pavlenko observe l'interrogatoire de Mandelstam, assis dans l'un de ces placards spéciaux. Difficile de dire ce qu'il retire comme « impressions artistiques » de l'interrogatoire du poète, mais politiquement, Pavlenko se trompe complètement. En mai 1934, Staline ne souhaite pas la mort de Mandelstam. Il a des projets pour ce poète-là. Mandelstam est depuis longtemps, selon le « compte de Hambourg », un poète avec un grand P. En Russie, où existe Pouchkine, le simple titre de poète est déjà une évaluation plus que suffisante. De plus, Ossip Mandelstam est un poète de l'Âge d'argent, avec de vieilles racines pré-révolutionnaires. Cela compte pour Staline.

Déjà aux temps inoubliables du club artistique pétersbourgeois « Le Chien errant », c'est précisément là qu'Anna Akhmatova avait dit : « Mandelstam est, bien sûr, notre premier poète. » Et, alors, il y avait du monde parmi lequel choisir. Staline se moque bien du fait qu'en 1934, peu de gens dans le milieu littéraire soviétique apprécient Mandelstam. Il connaît parfaitement le prix de toutes les appréciations. D'ailleurs, même à d'autres époques, le public n'était pas en état de le recevoir. En 1920, sous Wrangel, en Crimée, à Feodossia, un cercle littéraire et artistique local avait organisé une soirée en son honneur. Il est monté sur scène, la main passée sous le revers du veston, a rejeté sa petite tête d'oiseau en arrière et a commencé à lire. Dans le public, on entendait des ricanements. Puis des éclats de rire grossiers. L'écrivain Andreï Sedyh, plus tard rédacteur en chef du *New Russian Word* de New York, se souvient : « Je me rappelle avec honte la conduite de notre public ce soir-là. Les gens riaient de ce qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Mandelstam s'est arrêté, a frappé du pied. Les rires ont redoublé. "Barbares !", a-t-il crié, et il a quitté la scène. Maximilian Voloshin le consolait et disait que la foule ne devait pas comprendre le poète. »

En 1933, Staline ne rit pas du poème « Le Montagnard » de Mandelstam, parce qu'il l'a sans aucun doute apprécié très haut. C'était la première œuvre poétique sérieuse qui lui soit consacrée, due à la plume de ce qui était peut-être le plus grand des poètes vivants. L'attitude négative de l'auteur n'a aucune importance dans un tel cas. On peut toujours travailler à transformer le signe moins en signe plus, lorsqu'il s'agit d'un auteur pareil. De plus, même avec un signe moins explicite, Staline lit dans « Le Montagnard » l'essentiel pour lui : son pouvoir est absolu.

Très probablement, sur le fond de l'affaire du « Montagnard », Staline a souhaité se familiariser plus largement avec l'œuvre du poète. Dans ce cas, la ligne de Mandelstam de 1931 n'a sans doute pas échappé à ses yeux : « Il fait étouffant, mais malgré tout on a envie de vivre à en mourir. » Staline arrache ce vers de son contexte et prend sa décision : « Vis et écris. Tu sais ce que j'attends de toi. Ta plume incomparable, Mandelstam, fixera mon image dans l'histoire. »

Le poème de 1931 dont Staline extrait ce vers, c'est la fatalité. L'attente éternelle de l'exécution à l'aube. Après la prison intérieure de la Loubianka, ce poème devient la vie de Mandelstam. Et sa maladie. Après la Loubianka, pour tout le reste de sa courte vie, à de très rares moments près, chaque jour à six heures du matin, il attend qu'on vienne le fusiller. Il se blottit dans un coin, tremble, crie qu'on va l'emmener pour l'exécution. Exilé à Tcherdyne, il se jette à cette heure-là par la fenêtre de l'hôpital. Du deuxième étage. Il tombe de façon pathétique sur un massif de fleurs. Il reste par terre, recroquevillé. Les infirmiers le ramènent à l'intérieur en jurant. Après ce saut, vient l'apaisement. Dans ses vers, il le dit ainsi : « Le saut — et me voilà sain d'esprit. » Dans sa folie, il comprend bien ce qui l'attend. Dans les périodes de lucidité, il perd le sens de la réalité et recommence à croire à sa sécurité.

À Tcherdyne, on n'a rien pour le soigner. Pour le délivrer de cette attente quotidienne de l'exécution, on se contente d'avancer les pendules de deux heures. Il voit qu'il est huit heures, et personne n'est venu le chercher. Et il se calme.

Il se réveille parfois au milieu de la nuit et dit à sa femme que Anna Andreïevna Akhmatova est arrêtée et qu'on l'emmène en ce moment à l'interrogatoire. En se promenant à Tcherdyne, il cherche le cadavre d'Akhmatova dans les ravins.

Dans le même hôpital de Tcherdyne, il y a beaucoup de paysans exilés. Ils sont là avec des ulcères purulents, des membres cassés, brisés par des charges trop lourdes. Le nord de la région de Perm, où se trouve Tcherdyne, est en 1934 une région profondément marquée par le système des camps. C'est là qu'on a poussé par trains entiers les paysans arrachés à leur terre. C'est là qu'ils ont péri.

La femme de l'un de ces hommes a écrit une lettre à Staline. La lettre est interceptée par le GPU local. « Camarade Staline, je suis une pauvre paysanne. Nous étions considérés au village comme les plus pauvres, notre maison était branlante et misérable. On nous a tout pris et on nous a envoyés en exil. Nous avons quatre enfants, l'aîné a 9 ans, la plus jeune 2 ans. Ordonne qu'on nous tue complètement. Qu'on nous tue pour de bon, ce serait mieux que de nous faire souffrir ainsi. Pardonne-moi, pauvre femme. Paysanne Elena Fedosséïeva. »

On ne prend pas les femmes en exil pour des travaux légers. Même comme plonge, il n'y a pas de place.

Début juin 1934 — la date exacte est inconnue, mais c'est probablement les 7–8 —, Nikolai Boukharine écrit à Staline. Le troisième point de sa lettre est intitulé « À propos du poète Mandelstam » : « J'ai reçu un télégramme désespéré de la femme de Mandelstam, disant qu'il est mentalement perturbé, qu'il a essayé de se jeter par la fenêtre, etc. Mon jugement sur Ossip Mandelstam : c'est un poète de première classe, mais il est absolument dépourvu de modernité. Comme je ne sais pas ce qu'il a fait ni en quoi il a péché, j'ai décidé de t'écrire. Salut, ton Nikolai. »

Dans le post-scriptum, il est encore question de Mandelstam : « Boris Pasternak est dans un état de complète démence à cause de l'arrestation de Mandelstam, et personne ne sait rien. »

Boukharine écrit à la seule adresse où l'on sait ce qu'il advient de Mandelstam. Au moment où la lettre lui parvient, Staline a déjà décidé du sort du poète. Le verdict a été révisé. Les trois ans d'exil à Tcherdyne sont remplacés par ce qu'on appelle « moins douze ». C'est-à-dire l'interdiction de résider à Moscou, Leningrad et dix autres grandes villes d'URSS. C'est un adoucissement incroyable, fantastique pour l'auteur du « Montagnard ».

Sur la lettre de Boukharine, Staline ajoute cette note autographe : « Qui leur a donné le droit d'arrêter Mandelstam ? C'est du propre... » Remarque très intéressante. D'autant plus que le document ne porte aucun des tampons d'entrée ou de sortie obligatoires. Autrement dit, personne n'a vu la note de Staline. Elle n'est pas destinée aux subordonnés. C'est du jeu d'acteur, pour tromper l'ennui. « Ils ont arrêté Mandelstam ! C'est un scandale ! » Staline plaisante, Staline se divertit. Ensuite, Staline téléphonera à Pasternak.

Le 13 juin 1934, dans l'appartement de Boris Pasternak, au no 14 de la rue Volkhonka, commence leur célèbre conversation téléphonique. Staline dit que des instructions ont été données, que tout ira bien pour Mandelstam, et demande pourquoi Pasternak n'a pas intercédé pour lui. « Si un de mes amis avait des ennuis, dit Staline, je grimperais au mur pour le sauver. » Pasternak répond que s'il n'avait pas intercédé, Staline n'aurait pas été mis au courant de l'affaire. Staline demande : « Mais

il est bien votre ami ? » Suit un silence. Staline poursuit : « Mais c'est bien un maître, un maître ? » Pasternak répond : « Cela n'a pas d'importance. Pourquoi parlons-nous toujours de Mandelstam, de Mandelstam ? Je voulais depuis longtemps parler avec vous. » — « De quoi ? », demande Staline. « De la vie et de la mort », répond Pasternak. Staline raccroche.

À Tcherdyne, le télégramme de Moscou annonçant la modification de la sentence arrive le 14 juin. Le commandant n'en croit pas ses yeux, envoie une demande de confirmation à Moscou et ne se rend à l'évidence qu'après la réponse : le télégramme est réellement gouvernemental. On propose à Mandelstam de choisir sa ville de résidence. Il se rappelle soudain que le père de son ami, le biologiste Leonov, travaillait comme médecin de prison à Voronej. « Qui sait, cela pourra peut-être encore servir, un médecin de prison », dit Mandelstam — et il choisit Voronej.

En route pour Voronej, les Mandelstam passent quelques heures à Moscou. Nadejda Mandelstam se précipite chez Boukharine. Il refuse de la recevoir. À ce moment-là, Boukharine connaît déjà la raison de l'arrestation de Mandelstam. Il a rencontré Guenrikh Iagoda, qui lui a récité « Le Montagnard » de Mandelstam. Le chef du NKVD le connaissait par cœur.

L'été 1935, discutant avec un ami sur la petite place du monument au poète Alexeï Koltsov, l'exilé Ossip Mandelstam lui demande : « À votre avis, y aura-t-il un jour à Voronej un monument à moi ? »

Au congrès des écrivains soviétiques, en août 1934, Boukharine, dans son rapport, présente Boris Pasternak comme le premier poète soviétique. Boukharine parle plus de trois heures d'affilée. Rapport complexe, de bon goût, émaillé de latin, sans traduction. Pasternak siège au présidium. Au nom de l'Union des écrivains, il accepte un portrait de Staline.

La brève présence de Pasternak dans l'entourage officiel soviétique est une conséquence de sa conversation téléphonique avec Staline à propos de Mandelstam. Quelques heures seulement après cet appel, toute Moscou est au courant du coup de fil de Staline. L'épouse du poète, Zinaïda Pasternak, raconte : « Au sein de l'Union des écrivains, tout a été bouleversé. Au restaurant, on nous servait avec une attention spéciale, au point que quand Borïa invitait à notre table des écrivains dans le besoin, c'est l'Union des écrivains qui payait leurs repas. »

Paradoxalement, c'est encore Staline qui libère Pasternak de cette situation impossible. En décembre 1935, Staline désigne Maïakovski comme « le poète le meilleur et le plus talentueux de notre époque soviétique ». Cela permet à Pasternak d'écrire à Staline la lettre suivante : « Je vous remercie vivement pour vos paroles sur Maïakovski. Indirectement, vos lignes sur lui ont eu sur moi un effet salutaire. Ces derniers temps, sous l'influence de l'Occident, on m'avait terriblement gonflé. J'en ai même été malade. Maintenant que vous avez placé Maïakovski au premier rang, je peux, le cœur léger, vivre et travailler comme auparavant, dans une modeste tranquillité. »

L'amie proche de la famille Mandelstam, Emma Gerstein, écrit que le dernier accès de fascination psychique de Pasternak pour la personnalité de Staline date de 1936. Korneï Tchoukovski se souvient de leur visite commune au Xe congrès du Komsomol en 1936 : « Hier, au congrès, j'étais assis au sixième rang. Je me retourne. Boris Pasternak. Je l'ai amené aux premiers rangs. Soudain apparaissent Kaganovitch, Vorochilov, Jdanov et Staline. Ce qui s'est passé dans la salle ! Et LUI se tenait là, un peu fatigué, pensif. Le voir — simplement le voir — était pour nous tous un bonheur. Quand on l'a applaudi, il a sorti sa montre — une montre en argent — et l'a montrée à la salle avec un sourire charmant. Nous avons tous chuchoté : “La montre, la montre, Staline a montré sa

montre.” Nous sommes rentrés chez nous avec Pasternak, et tous deux nous nous enivrons de notre joie. »

Au congrès des écrivains, en 1934, Staline n’apparaît pas. Il est dans le Sud. Mais il reçoit régulièrement des informations du département politico-secret de la Direction générale de la sécurité d’État du NKVD d’URSS. Le NKVD a été dès le début la principale organisation chargée de préparer le congrès des écrivains. Dans toutes les délégations se trouvent des « travailleurs de la création » au service des organes. Des rapports sur les humeurs dans le milieu des écrivains parviennent régulièrement.

Malgré les efforts de Gorki, l’écrivain sibérien Vladimir Zazoubrine ne sera pas admis à la direction de l’Union des écrivains. En 1923, il avait écrit une nouvelle intitulée « L’Échancrure » (*Tchelka*). En 1992, on en tirera le film *Le Tchékiste*. Court fragment de la nouvelle :

« Les trois tiraient comme des automates.  
Leurs yeux étaient vides, avec un éclat vitré de mort.  
Ils attendaient que les condamnés finissent de se déshabiller, se rangent,  
levaient mécaniquement leurs revolvers, tiraient, reculaient.  
Ils attendaient qu’on enlève les cadavres et qu’on amène les suivants. »

L’écrivain Vladimir Zazoubrine est fusillé en 1938.

Le 20 août 1934, le chef adjoint du département politico-secret, le camarade Lyouchkov, informe le chef du NKVD, Iagoda, d’un tract distribué au congrès : « Pour l’instant, nous avons découvert 9 exemplaires. Il est écrit au crayon, par transparence, en lettres d’imprimerie. Nous vérifions les écritures par comparaison avec les formulaires des délégués. Je joins une copie du tract. » Le tract s’adresse aux invités étrangers du congrès :

« Nous, écrivains russes, ressemblons à des prostituées de bordel, à cette différence près qu’elles vendent leur corps et que nous vendons notre âme. Nous n’avons aucune issue hors du bordel. Pour notre comportement, nos familles répondent. Nous ne parlons même pas comme nous pensons chez nous, car en URSS règne un système circulaire de dénonciation. Vous organisez chez vous des comités pour le secours aux victimes du fascisme, mais pourquoi ne voyons-nous pas votre activité pour le secours aux victimes de notre fascisme soviétique, pratiqué par Staline ? »

À l’époque même du congrès, à Peredelkino, près de Moscou, commence la construction et l’attribution des premières datchas pour écrivains. Le journaliste Mikhaïl Koltsov plaisante au congrès : « Alexeï Maximovitch Gorki a ouvert cinq postes pour des génies et 45 pour des écrivains très talentueux. Le partage a déjà commencé. »

Pendant ces journées, on remarque au congrès Iourgis Baltrouchaitis, poète de l’Âge d’argent, en 1934 ambassadeur de la Lituanie indépendante. Il supplie qu’on sauve Mandelstam. Il ne trouve rien de mieux que d’implorer les écrivains soviétiques au nom de la mémoire du poète fusillé Goumiliov. Dès 1921, Baltrouchaitis pressait Mandelstam de prendre la nationalité lituanienne. C’était possible : Mandelstam est né à Varsovie.

Il a même rassemblé quelques papiers, puis s’est ravisé. Il a dit qu’on ne peut pas échapper à sa destinée, et qu’il ne faut même pas essayer.

Au moment du congrès, et pendant plus de deux ans après, Mandelstam sera à Voronej. Là, il écrira un quart de toute son œuvre. D’abord, il peut travailler au théâtre de Voronej et au comité local de la

radio. Puis on le licencie. Sa femme va demander une aide matérielle à l'Union des écrivains de Voronej. Décision : refus.

Au début de 1937, sans travail et sans un sou, Mandelstam écrit l'« Ode à Staline ». Il la compose pour la première fois, pas comme tout ce qu'il a écrit avant. Anna Andreïevna Akhmatova racontait que, lorsque sa fameuse « Poème sans héros » a commencé à naître en elle, elle en était malade à ce point qu'elle voulait s'en débarrasser, s'en libérer. Elle était prête à tout, même à se jeter au ménage, mais rien n'y faisait. Mandelstam connaissait bien ce sentiment complexe, proche de l'hallucination. Mais il n'a rien à voir avec la rédaction de l'« Ode à Staline ». Pour la première fois de sa vie, Mandelstam dispose sur la table des crayons et du papier. Il s'assoit, prend un crayon. Au bout d'une demi-heure, il se lève d'un bond et se maudit de manquer de métier.

On se rappelle qu'un jour, en 1937, à Voronej, il s'est précipité à un téléphone public de rue, a composé un numéro, a commencé à lire des vers, puis a crié avec colère à son interlocuteur : « Non, écoutez, je n'ai plus personne d'autre à qui les lire ! » Mandelstam lisait à un haut responsable du NKVD auquel il était rattaché. Il lui lisait l'« Ode à Staline ». L'homme qui écoute Mandelstam au bout du fil est le chef de la Direction du NKVD pour la région de Voronej, Semion Doukelski. En 1938, il sera nommé à la tête du Comité du cinéma de l'URSS. Avant la révolution, il travaillait comme pianiste accompagnateur dans les cinémas. En 1937, Doukelski ne comprend pas l'« Ode à Staline » lue au téléphone. Elle contient beaucoup d'expérience littéraire brillante, mais elle ne possède pas ce que Staline attendait de Mandelstam : elle n'a pas le caractère frappé, la simplicité du « Montagnard ». Elle ne se grave pas dans l'oreille. Le délateur ne peut pas la retranscrire de mémoire. Elle n'est pas populaire.

Staline a donné à Mandelstam trois années de vie pour tenter sa chance. La tentative a échoué. Le délai est écoulé.

Le poème d'Ossip Mandelstam « Le Montagnard » reste à ce jour la seule œuvre poétique sérieuse consacrée à Joseph Staline.

La deuxième arrestation de Mandelstam se fera sous Iejov. Il mourra sous Beria.

Il est déjà complètement réduit à l'état d'épave sur la route de Magadan. On l'abandonne dans le camp de transit de « La Deuxième Rivière ». Il est en état de démence. Il soupçonne qu'un ordre venu de Moscou ordonne de l'empoisonner. Il refuse de manger, vole la nourriture des autres, convaincu que leurs rations ne sont pas empoisonnées. Pour cela, on le bat, jusqu'à ce qu'on comprenne qu'il est fou. Alors on le jette hors de la baraque. Il vit près des fosses à ordures, ramassant les déchets. Selon les survivants, il composait des vers jusqu'au bout. Il les lisait, les gens les entendaient, mais personne ne les a notés.